

# Journal de bord

SOMMAIRE

Editorial

Témoignages de passagers

Paraît deux fois par an  
Tirage: 4000 ex.Association pour le Bateau Genève  
Rue du Simplon 5-7  
1207 Genève  
T 022 786 43 45  
F 022 786 43 40  
www.bateaugeneve.ch  
T Bateau 022 736 07 75  
CCP 12-11482-9Ont collaboré à ce numéro  
Le Comité, Raffaele Cremonese, Yann Delécras, Eric Gardiol, Christian Mürth, Saskia Newell, Valentine Stabile, Katia Tajes, Linda ZehetbauerPhotos  
Katia Tajes RodriguezMise en page  
Solidaridad GraphismeImpression  
Ediprim, Bienne  
Imprimé avec des encres non minérales

LA VIE DU BATEAU

## Témoignages de passagers



Saskia Newell

Lors de mon stage de fin de formation en travail social début 2013, j'ai eu la chance de faire un bout de chemin à bord du «Genève» aux côtés de personnes venant des quatre coins du monde, avec des histoires et des expériences de vie qui m'ont beaucoup appris. Le Bateau m'a conquis de part sa mixité, tant au niveau des cultures, que des âges, des parcours, des vécus. Il est pour moi un lieu magique où les individus cohabitent dans leurs différences qui représentent une immense richesse.

Nombreuses sont les personnes vivant dans la précarité qui ont la volonté de créer des liens avec le reste de la population, de rencontrer et d'échanger. Or elles sont victimes de discriminations et sont marginalisées. Leur savoir et leurs expériences ne sont pas reconnus.

Les témoignages qui suivent ont été rédigés par des personnes désireuses de vous permettre, cher lecteur, d'entrer en contact avec une réalité qui est trop souvent méconnue. En livrant une partie de leur vie, elles font un pas vers la rencontre, et peut-être vers une meilleure compréhension d'un autre qui nous est mystérieux.

Je suis profondément touché par le courage et la force de ces personnes pour qui la vie est loin d'être sans complications. Celles-ci font preuve d'un optimisme et d'une persévérance qui m'ont toujours rendue admirative: elles gardent espoir et continuent à se battre dans des situations de vie où tout les pousse à baisser les bras.

Je remercie chaleureusement les différentes personnes pour le travail de témoignage qu'elles ont accompli et qui m'a beaucoup apporté. Je souhaite qu'il en soit de même pour vous! Bonne lecture! ■

## Je suis né en 1963 en Guinée Konakri

Interviewé par Saskia Newell

Je suis né en 1963 en Guinée Konakri. Je suis chauffeur. Je conduisais un camion avant de partir, mais je n'avais pas assez de travail. J'avais 21 ans, je vivais chez mon père avec ma femme et mon enfant de trois ans, j'avais des problèmes financiers.

J'ai décidé d'aller au Gabon en 1994 pour trouver du travail comme chauffeur poids-lourds. J'étais triste de laisser toute ma famille derrière moi et d'aller dans un pays que je ne connaissais pas. La carte de séjour coûtait trop cher, mais j'ai eu la chance de l'avoir grâce à un patron qui m'a engagé et m'a prêté l'argent. Ma femme m'a rejoint depuis la guinée, mon fils est resté là-bas à l'école. Je suis resté au Gabon jusqu'en février 2002. J'ai dû partir parce que je ne trouvais plus assez de travail: la société pour laquelle je travaillais a fait faillite, je ne trouvais rien d'autre. J'ai obtenu à l'ambassade d'Italie un visa Schengen pour 6 mois, après avoir présenté des billets d'avions aller-retour. J'avais emprunté de l'argent pour pouvoir les acheter. Pour avoir le visa, il a fallu que je trouve de l'argent pour mettre sur mon compte bancaire. Je ne pouvais pas emmener ma femme avec moi à cause de l'argent, sinon je serais parti avec elle. Elle était enceinte, elle est restée avec mon ami qui s'occupait d'elle.

### CUEILLIR DES POMMES EN ESPAGNE

Je suis parti en avion pour l'Italie en 2002, puis au Portugal, à Lisbonne, parce qu'on m'avait dit qu'on pouvait facilement trouver du travail sur des chantiers. C'était des mensonges: là-bas, c'était pareil qu'en Italie, je ne pouvais pas non plus travailler à cause des papiers. Je suis resté un mois et 15 jours à Lisbonne, je n'ai rien trouvé et mon argent de poche était presque épuisé.

Je suis allé en bus à Madrid en 2003. Quelqu'un m'a parlé d'un endroit où trou-

ver du travail au noir. J'ai été voir le patron, il m'a engagé pour cueillir les pommes. Les gens avec papiers étaient payés 6,5 euros par heure, sans papier on était payé 5 euros. J'ai travaillé 10h par jour, 6 jours par semaine.

Mon patron a tenté de me régulariser, mais le gouvernement a d'abord refusé, disant que je devais passer trois ans sans papiers sur sol Espagnol avant de demander le permis de résidence. On est passé par un avocat et, au bout de 5 mois, j'ai obtenu un permis de résidence pour une année. J'ai pu aller à l'école pour étudier l'espagnol.

### JE NE CONNAISSAIS PERSONNE EN SUISSE

Ensuite, mon patron est tombé malade et le nouveau gérant voulait dégrader mes conditions de travail. Mon premier patron m'a alors recommandé à un autre employeur et j'ai travaillé comme chauffeur pour une entreprise du bâtiment de 2006 à 2009. J'ai pu

commencer à construire une maison pour ma famille en Guinée.

Mais en 2010, la société a fermé. Un an plus tard, faute de retrouver du travail, je suis venu à Genève.

Je parlais français, mais je ne connaissais personne en Suisse. J'ai demandé à des africains à la gare où dormir, où manger, on m'a montré. Je suis allé à l'Armée du Salut pour 10 jours mais il faut payer. Ensuite, je suis allé à Annemasse dans un foyer. Je devais chaque jour appeler le 115 et ils me disaient si je pouvais aller dans le foyer ou pas. Je ne pouvais pas rester plus qu'un mois, je me suis retrouvé à la rue. J'ai dormi dehors pendant 10 jours, puis je suis allé à la PC pendant 2 mois. Puis j'étais de nouveau dehors pendant longtemps.

Je ne trouvais presque pas de travail, seulement quelques heures de temps en temps, malgré le fait que je cherchais beaucoup. Je n'ai jamais trouvé de travail fixe.

En 2013, j'ai obtenu un stage au Bateau Genève. Ce stage va me permettre de retourner en Guinée et d'acheter une voiture pour travailler comme chauffeur de taxi. ■

### Message à la population

Je me sens loin de la population genevoise, c'est compliqué, difficile. Je ne peux pas parler au nom de tous les étrangers, mais dans le cas des africains, je ressens que des gens nous voient et nous détestent, nous mettent en dehors sans nous avoir vu faire des mauvaises choses. Beaucoup de gens nous considèrent comme des dealer, même si on n'a rien à voir avec la drogue.

En Espagne, je n'ai jamais ressenti ça. Durant tout le temps que j'ai passé en Espagne, on a contrôlé mes papiers 2 fois. A Genève, c'est tout le temps. Des fois même 5 fois dans une journée. Les policiers te fouillent et te posent plein de questions, «pourquoi tu es venu en Suisse?». Moi je n'avais pas l'intention de venir, mais les circonstances ont fait que j'ai dû venir. Je partirai dès que je pourrai.

Dans l'idéal, j'aimerais un jour rendre un service à une personne Suisse. Ça me ferait plaisir de faire ça, parce que j'aimerais que la population considère les étrangers. J'aimerais qu'elle se rende compte qu'il y a des étrangers qui viennent ici qui peuvent être des gens bien, qui ont une expérience de vie à partager et qui peuvent faire de bonnes choses.

J'aimerais qu'il y ait plus de liens entre la population locale et les étrangers. Je voudrais demander à la population d'être ouverts à la relation avec des étrangers qui se comportent sans faire de mal à personne.

### Edito

Chaque année, le 17 octobre, a lieu la Journée mondiale du refus de la misère. A cette occasion, l'association ATD Quart-Monde et le Collectif 17 octobre organisent des événements qui permettent aux personnes victimes de la précarité de prendre la parole, de raconter leurs expériences et de s'adresser à la population. Dans cette optique, nous avons souhaité dédier cette édition du Journal de Bord à la parole de nos passagers, tout en faisant mieux connaître une nouvelle facette de la précarité: la double-migration.

La précarité, en ce qui concerne les lieux d'accueil d'urgence, est une problématique unique. Notre rôle est de permettre aux personnes en difficulté de vivre leur situation dans la dignité, afin de la rendre aussi temporaire que possible et de limiter les dégâts qu'elle provoque. Il s'agit donc de principes universels et il n'y a pas à faire de distinction entre les causes de la précarité ni entre les personnes, que ce soit en fonction de leur provenance sociale ou géographique. Toutefois, d'autres que nous se chargent d'établir des catégories, souvent pour répandre des idées simplistes et erronées ayant pour conséquence de justifier des atteintes aux droits humains et constitutionnels.

La notion de «double-migrant» est apparue en 2010, suite à la crise qui a frappé l'Europe les années précédentes. La migration économique existe depuis toujours et les législations toujours plus strictes ont pour effet principal d'augmenter le nombre d'accidents et de décès lors des trajets migratoires, mais ne résolvent en rien la nécessité de migrer. Ceux qui ont «réussi» leur parcours migratoire sont des survivants. Ils ont payé le prix fort mais, poussés par la nécessité et l'espoir, ils ont fini par trouver un emploi et un droit de séjour. Après des années de lutte, certains ont même pu retrouver leurs familles et reconstruire une vie avec elles. Ils ignoraient que, lorsque les puissants auraient une mauvaise main à leur table de poker, on attendrait d'eux de payer les jetons perdus.

Premières victimes toutes désignées de la crise financière, les voici repartis à zéro, sans emploi, sans revenu, dans un environnement économique asphyxié par les mesures d'austérité, responsables de leurs conjoints, de leurs enfants, de leurs parents. A nouveau, ils partent en quête de solution, de travail, où que ce soit, à n'importe quelle condition. Et ils rencontrent la peur partout où ils se rendent; on les rend responsables du chômage, du dumping salarial, de la criminalité, de la précarité, quand bien même ils en sont les principales victimes.

S'ils ne trouvent pas d'emploi, ils repartent; tant qu'il leur reste un peu de dignité, ils ne veulent pas vivre au dépend de la charité ou de l'aide sociale. Mais à vivre dans la rue, à manquer d'accès à une douche ou à un repas, à être traité comme une statistique et par carence en relations humaines, la dignité s'éffrite en même temps que la santé physique, voire la santé mentale. Contrairement aux discours réducteurs relayés par certains politiciens influents, refuser d'appliquer les principes fondamentaux de la Déclaration des Droits de l'Homme à une catégorie de personnes n'est pas une réponse appropriée à la migration économique, ni du point de vue de l'éthique, ni de celui des résultats.

Interpellés par cette problématique nouvelle immédiatement accaparée par les discours populistes, c'est à ces personnes que nous avons souhaité donner la parole. Saskia Newell, ex-stagiaire au Bateau Genève, s'y est attelée avec beaucoup de rigueur et a recolté de nombreuses histoires de vies. Trois personnes ont rédigé avec son aide leurs témoignages. Nous sommes heureux de les publier dans ce Journal de Bord et nous comptons sur vous, chers amis, pour relayer une réalité assurément plus complexe qu'on veut nous la faire croire.

Bien à vous,

Eric

A l'heure où est rédigé ce numéro du Journal de Bord, la réfection de la coque du «Genève» est en cours et nos accueils sociaux se déroulent sous chapiteau à la place Sturm. Pour en suivre le déroulement, nous vous invitons à consulter le dossier en ligne de la Tribune de Genève, dont vous trouverez les liens sur notre site:

[www.bateaugeneve.ch](http://www.bateaugeneve.ch)

# Je suis né en 1968 en Palestine

Interviewé par Saskia Newell

Je suis né en Palestine en 1968. Je suis allé à l'université pendant presque 3 ans, mais elle a fermé de 1988 à 1991. La situation était un désastre. Il y avait la guerre, c'était impossible de construire une vie normale, régulière. Il y avait des check-points tous les 4 ou 5 kms, des aires militaires, tu ne savais jamais si tu pourrais traverser ou non.

J'ai quitté la Palestine en 1997 pour aller en Turquie. Je ne voulais pas quitter mon pays définitivement, je voulais attendre un moment pour voir si la situation allait s'améliorer. J'ai cherché du travail, mais ce n'était pas facile parce que même les turcs immigraient pour trouver du travail.

Après un an en Turquie, j'ai décidé d'aller en Grèce parce que je savais qu'il y avait là-bas beaucoup de palestiniens, je me suis dit que je pourrais y trouver de l'aide.

## EN ITALIE, TOUT ÉTAIT DIFFÉRENT, NOUVEAU

Fin 99, je suis parti en bateau pour l'Italie. Je ne parlais pas un mot d'italien, je ne connaissais personne dans ce pays, je n'avais pas de papiers, la culture était différente, j'étais seul au monde.

J'étais à Milan, je voulais continuer en direction de l'Angleterre parce que je parlais anglais. Je me suis fait contrôler à la frontière Italie-France. Il y avait une loi pour renvoyer autant que possible les gens dans leur pays, mais ils ne pouvaient pas me renvoyer

en Palestine donc on m'a mis dans un camp pour étrangers en attente d'être renvoyés. Personne ne pouvait entrer dans ce camp à part les représentants de la Croix-Rouge. Une avocate de la Croix-Rouge m'a conseillé de demander l'asile en Italie, ce que j'ai fait.

En Italie, tout était différent, nouveau. Les premières années, ma famille et mes amis me manquaient. La plus grosse difficulté a été la langue. En Grèce, je pouvais communiquer avec les gens en anglais, en Turquie il y a beaucoup de mots similaires à ma langue donc j'ai appris le turc sans trop de difficultés. Mais l'italien était ma première expérience de langue latine, et sans la langue je ne pouvais rien demander. Petit-à-petit, en parlant avec les gens, j'ai commencé à apprendre l'italien. J'étais très curieux, j'ai pris des cours. Une fois que je parlais un peu la langue, j'ai rencontré beaucoup de gens, c'était facile. Les difficultés ont disparu avec le temps.

J'ai d'abord logé dans des centres pour réfugiés, puis ai trouvé un logement par moi-même, dans un appartement avec quelqu'un. Ça n'a pas été très dur de trouver du travail en Italie. Je suis électricien, j'ai trouvé dans mon domaine au bout de 8 mois.

Je suis resté en Italie pendant 13 ans. J'aime ce pays, j'aime le climat, la cuisine. Je me sens faire partie de ce pays, j'y ai construit des relations d'amitié.

A partir de 2008, je n'ai plus trouvé de travail en Italie à cause de la crise. J'ai décidé de partir.

J'ai choisi la Suisse parce que ce pays parle quatre langues: français, allemand, italien et anglais. Je voulais d'abord aller au Tessin parce qu'ils parlent italien mais plus d'une personne m'a dit qu'il y avait

beaucoup d'italiens qui allaient là-bas et donc trop de concurrence pour travailler.

## J'AI CHOISI GENÈVE POUR SA DIVERSITÉ

J'étais venu 2 jours à Genève en 2001 pour faire des documents. J'aime la diversité, le fait qu'il y ait à Genève les Nations Unies, des diplomates, différentes langues. J'ai donc choisi Genève.

Je suis arrivé en train un soir en août 2012 vers 21h. C'était un peu bizarre, je ne connaissais personne ici et je ne parlais que quelques mots de français. Mais c'était plus facile que quand j'ai quitté la Palestine parce que j'étais bien organisé, j'avais déjà fait l'expérience d'arriver dans un pays que je ne connaissais pas. J'avais un peu d'argent, j'ai pu aller dormir quelques nuits à l'auberge de jeunesse. J'ai rencontré un homme qui parlait en Angleterre pour un mois, je suis allé habiter chez lui à Ferney Voltaire pendant qu'il n'était pas là en échange d'un peu d'argent, j'aidais des amis de cet homme dans leur jardin.

Ensuite j'ai rencontré dans un café une femme algérienne âgée: je disais au patron que je cherchais une chambre et cette femme m'a dit qu'elle avait besoin d'aide à la maison car son fils était parti pendant quelques mois. Je suis donc allé habiter chez elle et l'aider.

Je me suis ensuite installé à Annemasse dans un foyer pour personnes en difficulté.

J'ai passé trois mois sans travail puis j'ai été pris en stage sur le chantier du Bateau Genève comme électricien.

Je suis optimiste, même si ce n'est pas facile. Je dois rester flexible, je n'ai pas

de plans à long terme parce que je ne sais pas ce que j'aurai comme opportunités. Je téléphone de temps en temps à mes amis en Italie mais la situation reste très difficile pour le travail.

Pour faire partie d'un endroit, m'intégrer, j'ai mon propre devoir. Je suis responsable de moi-même, je dois chercher du travail et travailler dur, trouver un endroit stable où vivre.

Je trouve la communication plus difficile ici qu'en Italie. Demander des informations ne pose aucun problème, mais les gens ne discutent pas facilement. J'ai quand-même rencontré quelques personnes, un italien, un sud-américain, une famille allemande, une autre canadienne, mais je n'ai pas encore construit de vraies relations d'amitié. Ça prend du temps. ■

## Message à la population

Je pense qu'il y a une séparation entre la population genevoise et les étrangers. Les genevois sont habitués à ce qu'il y ait des étrangers, mais n'ont pas beaucoup de relations avec, ils ne connaissent pas les individus. Rencontrer les gens prend du temps, ils n'ont peut-être pas le temps pour ça.

Je peux comprendre les gens ici, je comprends que quelqu'un qui a vécu toute sa vie à Genève se demande d'abord pourquoi des étrangers viennent dans son pays. Il n'y a jamais eu la guerre à Genève, la situation est stable, c'est difficile pour eux d'imaginer ce qu'ont vécu les gens qui ont immigré.

Un autre problème est l'image des étrangers: si 1 étranger sur 100 se comporte mal, vole, on se fera une mauvaise image. Mais c'est loin d'être la majorité! Les gens viennent ici pour de nombreuses raisons (familiales, économiques, politiques, etc.), pour vivre, pour travailler, avec parfois l'espoir de retourner dans leur pays par la suite.

Je trouve que les mentalités ont un peu changé depuis mon passage en 2001 à Genève. Je pense qu'à ce moment c'était plus difficile de discuter avec les gens. Les choses changent très lentement, mais elles changent. Peut-être que dans 10 ans ça sera encore un peu mieux.

J'aimerais que la population fasse un petit pas vers les étrangers, seulement pour avoir des échanges, s'informer sur ce qu'ils vivent, quels sont leurs problèmes, avoir un contact. Je ne parle pas d'aide, mais simplement d'interactions, de rencontres. Je pense que ce serait utile pour tout le monde, y compris pour les personnes qui viennent de Genève, pour ouvrir un peu les esprits, pour mieux se comprendre. C'est peut-être plus facile d'aller vers l'autre quand on est dans un endroit où dormir, une vie régulière, qu'on est dans son pays, que quand on est dans la rue et qu'on a tout le temps dans la tête des soucis au sujet des choses essentielles pour vivre (un toit, un travail, de quoi manger).

# Jamais je n'aurais pensé émigrer

Interviewé par Saskia Newell

Je suis nord-africain, j'ai 55 ans. J'ai une formation commerciale et ai travaillé dès mon jeune âge dans ce domaine. Le travail allait bien, j'avais une famille. Je n'avais aucun problème financier. Jamais je n'aurais pensé émigrer.

Puis il y a eu des problèmes de terrorisme. Je n'étais ni du côté des islamistes, ni du gouvernement. Pour pouvoir rester dans ce pays, il fallait prendre parti et, comme je n'étais pas d'accord, c'était très dangereux. J'ai du partir en 1992 en laissant derrière moi une fille de 8 ans et un garçon de moins d'un an.

Je voulais aller en Angleterre pour travailler, parce qu'à l'époque il y avait beaucoup de travail dans ce pays et que je connaissais des gens. Je suis passé par l'Espagne comme pays de transit. J'ai pris le bateau pour Alicante, j'avais un visa, j'étais triste de laisser ma famille derrière moi. Je ne connaissais rien à l'Espagne, pas un mot d'espagnol, je n'avais aucun contact sur place. Mais je n'ai pas pu aller en Angleterre à cause des papiers, je ne voulais rien faire d'illégal.

Cinq mois après mon arrivée en Espagne, j'ai commencé à trouver des bricoles, des petits travaux, des cueillettes quand il y en avait. Je trouvais du travail dans les villages, il y avait des places où les employeurs venaient chercher des gens pour travailler temporairement. Ils venaient en camion et tu parlais avec eux. J'ai appris l'espagnol en travaillant.

J'ai fait ces petits boulots jusqu'en 1994, où j'ai rencontré sur une de ces places le patron d'un domaine agricole. J'ai travaillé pour lui pendant presque un an, puis il a fait pour moi une demande de permis de résidence que j'ai obtenu en 1996. Il m'a prêté un petit garage sans eau ni électricité pour dormir.

J'ai changé de province en 1997 et suis allé travailler à Saragosse, dans une conserverie, pour une société agro-alimentaire. C'était toujours du travail temporaire. Je suis resté là-bas pendant deux ans, puis je suis parti à Barcelone.

## INTÉGRATION DIFFICILE EN ESPAGNE

Pour moi l'intégration en Espagne a toujours été très difficile. Je me sens encore aujourd'hui étranger à ce pays. Je trouve la population espagnole très méfiante par rapport aux étrangers. Je suis resté 17 ans dans ce pays mais ai tout du long eu l'impression d'être mis à l'écart. J'ai quand-même développé des amitiés avec trois personnes qui ont été mes employeurs. J'aurais du plaisir à les revoir.

En 2008, j'ai demandé une aide de sécurité sociale de 18 mois, c'était l'époque où la crise commençait. Je n'avais pas assez de travail, ma situation économique était très mauvaise. J'aurais dû avoir droit à cette aide, mais on ne me l'a pas donnée. J'ai été lésé par l'administration. J'avais 80 euros en poche et j'ai acheté un billet de bus pour Paris.

Je parlais français mais n'étais pas très optimiste parce qu'avec l'âge que j'avais (plus de 50 ans) c'était difficile de trouver du travail. Je suis resté 6 mois en France, mais ça n'a rien donné, donc je suis parti pour la Belgique. J'y suis resté 4 mois mais n'ai rien trouvé non plus.

Je suis venu en Suisse en 2009 parce que je pensais que la situation était un peu meilleure qu'en Espagne. Je me disais que je pourrais trouver des bricoles, bien que je savais que ça allait être diffi-

cile. J'étais quand-même optimiste et content de venir en Suisse.

Mon but était de gagner un peu d'argent pour retourner auprès de ma famille. La situation dans mon pays a évolué, maintenant tu peux de nouveau construire une vie là-bas, ce n'est plus dangereux.

Je suis arrivé à Genève un soir de juin à 20h. J'ai dormi dehors pendant 15 ou 20 jours. Ensuite j'ai rencontré dans un café un homme qui m'a hébergé gratuitement pendant un mois. J'ai dormi à l'Armée du Salut, à la PC, puis dans une cage d'escalier pendant 3 mois. Une nuit, j'ai toussé beaucoup et des gens se sont rendus compte que je dormais là. Ils ne m'avaient jamais découvert jusque-là parce que je rentrais à minuit et me levais à 6 heures du matin. Ils ont appelé la police. J'ai pu retourner à l'Armée du Salut pour 10 jours. J'ai ensuite dormi dans un petit garage, puis j'ai fini par obtenir une place au foyer la Virgule. Ça a été un très grand soulagement!

Au niveau du travail, j'ai cherché à de nombreux endroits, dans les cafés, les bars. L'année dernière, j'ai travaillé un mois pendant le Ramadan pour un nord-africain en m'occupant du buffet. Il me payait un petit peu.

Dès trois jours après mon arrivée, les cafés m'ont permis de rencontrer des gens, j'ai discuté avec

beaucoup de personnes, parlé de choses et d'autres. Je suis très sociable, j'aime beaucoup rencontrer les gens. Je ne me suis pas senti mis à l'écart. J'ai rencontré des genevois et des étrangers, j'ai des amis ici. J'ai l'impression de faire partie de Genève. Je me promène beaucoup, je me sens à l'aise. Je lis les plaques des rues; elles parlent de musiciens, de philosophes. Je m'intéresse à l'histoire.

## MON PROJET EST D'OUVRIR UN CAFÉ DANS MON PAYS

Ma vision a changé avec l'expérience de la vie, tout ce que j'ai vécu. Même quand on souffre et qu'on dort dehors, qu'on est angoissé, on apprend des choses. J'ai appris à me débrouiller, à être patient, à garder mon sang froid, à ne pas me décourager.

Mon projet est d'ouvrir un café dans mon pays. J'ai eu des déceptions dans ma vie, mais ensuite j'ai repris espoir parce que j'ai pu obtenir un stage au Bateau Genève qui me permettra de réaliser mon projet. Je sais que ça va marcher; c'est la fin d'un calvaire. Je me réjouis de retourner dans mon pays, de revoir ma famille. J'ai dû être patient, mais je n'ai pas abandonné! ■

## Message à la population

Depuis que j'ai grandi, je sais que la Suisse est un pays neutre, c'est ça qui fait la force du pays, c'est important de garder ça. C'est important de ne pas juger les gens avant de les connaître, de ne pas les accuser. C'est très difficile de quitter son pays, en laissant ses enfants derrière. Les miens ont grandi sans moi.

La grande majorité des personnes qui migrent n'ont pas le choix et viennent ici avec l'intention de bien se comporter et de parvenir à améliorer leur situation. Si on arrive à s'intégrer, on ne va pas faire quoi que ce soit de mal: personne ne veut gâcher sa vie, on ne veut pas être des délinquants parce que le résultat si on fait ça, c'est qu'on a aucun avenir. L'écoute, le dialogue entre les gens permet d'améliorer la situation de tous, ça évite les problèmes. J'ai rencontré durant mon parcours de migration des personnes qui m'ont beaucoup écouté et je les remercie.

J'ai passé 20 ans à migrer sans jamais commettre aucun délit. Je suis heureux de retourner auprès de ma famille dans mon pays maintenant que la situation s'est un peu stabilisée. Mes années de migration ont été très difficiles mais m'ont apporté une grande expérience de vie.

Je remercie les associations à Genève qui sont en train d'aider les gens qui en ont besoin, leur travail est très important. Je les encourage à continuer ce qu'elles font parce que ça aide beaucoup.

